

Abcille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Office : 323 rue de Chartres, entre Conti et Beauville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'EDITION DE L'ABELLE

DU

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance : éditorial qui, en vertu de son attachement, sera très répandu dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABELLE, fondée le 1er septembre 1877, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatrième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisse dans nos classes, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, en un volume, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires : aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à l'onzisième heure pour nous livrer leurs commandes.

La visite de M. Fallières à Berne.

Le Président de la République vient de faire à la Suisse une visite officielle et il a été reçu dans Berne, la capitale fédérale, avec un cérémonial exceptionnel chez ce peuple ami de la France, dont les institutions démocratiques comportent toujours beaucoup de simplicité.

La visite de M. Fallières au Président de la République helvétique a été précédée des démarches analogues de roi d'Italie et de l'empereur d'Allemagne ; mais ces deux chefs d'Etat ne sont pas venus au chef-lieu de la confédération et leur présence sur le sol suisse répondait à des circonstances spéciales.

Cette fois, c'est la France, représentée par son premier magistrat, qui a apporté à la nation suisse l'expression de ses sentiments de fraternité.

De tout temps, le vaillant peuple suisse a donné à l'Europe le spectacle de sa passion pour la liberté. Du haut de ses montagnes aux neiges éternelles, ce ne sont pas seulement des fleuves qui se déversent sur notre continent ; il en descend aussi des idées de justice et de droit.

La souveraineté nationale s'exerce en Suisse d'une façon saisissante et, dès que l'on a franchi une frontière helvétique, on a le sentiment très vif de la puissance populaire.

Unes par la communauté des principes essentiels qui sont la base de tout gouvernement républicain, la France et la Suisse se donnent une main cordiale et, confiantes l'une dans l'autre, elles aspirent à poursuivre côte à côte leurs destinées, en ayant toujours des relations fraternelles, commandées par leur intérêt, autant que par leur cœur.

« Nos recherches ont abouti à des résultats très intéressants et l'on peut espérer qu'elles permettront de trouver quelque jour certains cas de maladies mentales, du moins de préciser l'étiologie et l'évolution de lésions cérébrales qui sont la cause des troubles intellectuels. »

« Les lésions bien observées des cerveaux des animaux domestiques, que nous avons examinés avec un soin particulier, ont été d'un grand secours ; elles nous ont permis de constater que les troubles intellectuels des animaux sont analogues à ceux que l'on rencontre chez certains aliénés déments. »

M. Gabriel Petit, qui a eu cours de cette petite conférence, avait déjà tiré certaines conclusions de ses observations par lui faites, et ajoute une note moins intéressante.

— Il est préférable, me dit-il, pour un animal domestique, dont on utilise surtout la force musculaire, de ne pas avoir de cerveau qui n'en a pas. C'est un animal qui n'est qu'un automate, il se sert de son écorce cérébrale, et ne répond plus à son nom. Il n'est sensible à aucune caresse, et se laisse examiner sans manifester aucune peur, sans faire aucune résistance. Les perceptions, chez lui, sont abolies. Toutes les sensations ne produisent plus que des mouvements réflexes. »

« Les conceptions intellectuelles du chien, principalement déterminées par les sensations présentes, sont totalement annihilées, le sujet reste plongé dans un état d'hébété. »

« L'intérêt de l'étude de tels cas réside dans ce fait que les lésions cérébrales observées chez l'animal sont les mêmes que celles qui déterminent la paralysie générale chez l'homme. Un neurologue étudiant des préparations prélevées sur le cerveau de tels chiens, en faisant naturellement abstraction des particularités relatives à l'écorce cérébrale de l'animal, porterait sans hésitation le diagnostic de paralysie générale. »

« Ceci démontre que la paralysie générale n'est pas une maladie particulière à l'homme. De plus, la constatation chez le chien d'une telle maladie, jusqu'alors regardée comme spéciale à l'homme et sur l'étiologie de laquelle les auteurs les plus compétents sont loin d'être d'accord, est susceptible d'apporter quelque lumière dans le débat. D'après les uns, la paralysie générale aurait toujours pour cause chez l'homme, l'avarice. Pour d'autres, il n'y aurait aucun rapport entre les deux affections. Or, chez le chien, cette affection est apparue, dans plusieurs cas, consécutivement à une maladie miorbienne que le commandeur mortel appella « la maladie des chiens », et qui n'est pas l'avarice. »

« Cette constatation montre donc que la paralysie générale peut dépendre d'autres virus que du virus de l'avarice. »

« Outre ces troubles mentaux, nous avons observé, le docteur Marchand et moi, des cas bien plus étranges de folie chez l'animal. C'est ainsi que nous avons pu étudier des animaux atteints d'une impulsion très particulière, l'impulsion à s'automatiser. Un chien, au cours de plusieurs accès, se mettait à dégringoler la porte de sa maison et, à l'extremité de ses membres, les lésions observées dans le cerveau de ces animaux sont analogues à celles que l'on rencontre chez certains aliénés déments. »

Feuilleton

— Je te laisse faire, tu es plus forte que moi... mais je te promets que Martin recevra le plus méritoirement, comme le réel. Les armées aussi, furent inspectées. Elle ne respecta pas le lit, tâta les matelas, le sommier, alla jusqu'à découvrir et recoder des noix où fourra ses bras, tout d'une main experte et expérimentée. Elle souleva le poule, sur la cheminée, renversa des vases de porcelaine commode, gagna en tournoyant dans des fentes forées, dérangea tous les meubles, afin de s'assurer que les pieds n'en étaient pas calés avec les lettres qu'elle cherchait, inspecta les briques de carrelage, partout, organisa contre les murs, dans les moindres recoins, afin de ne pas laisser échapper un vide, une cachette, un trou, et secoua les tapis, les livres qu'elle rencontra, d'où s'éparpillèrent des notes sans valeur, froissés entre ses mains les oreillers, déplaça un morceau de papier qui servait de bouchon à une caisse, regarda derrière une glace, derrière des photographes et des chromes pendus aux murs, passa enfilade autour d'elle, une inspection à laquelle rien ne pouvait résister. Les lettres restèrent invisibles et elle ne trouva même pas la moindre somme d'argent. Sans doute Marie avait emporté tout sur elle.

Tout en rêvant, Martin remit partout beaucoup d'ordre, afin que les Jérôme ne vissent point à soupçonner son passage.

La folie chez les animaux.

Je me trouvais dernièrement à l'Ecole d'Alfort, dans le laboratoire de M. Gabriel Petit, le jeune et savant professeur, écrit M. Maurice Ledet, lorsqu'un pauvre chien de berger à poil long, de robe gris fer, les yeux hagards, l'air hébété, vint se traîner jusqu'à moi et se coucher à mes pieds.

— Ce pauvre chien, me dit M. Gabriel Petit, chien d'expérience, est un chien fou que nous étudions attentivement depuis plusieurs mois avec mon ami le docteur Marchand, l'éminent médecin en chef de la maison nationale de Charenton.

— Alors, les animaux seraient atteints de folie comme l'homme ?

— Parfaitement, reprit M. Gabriel Petit, et, si vous le voulez bien, je vais vous parler de cette folie chez les animaux.

La question, très mal connue, pour ne pas dire ignorée, est des plus intéressantes.

Voici en résumé ce que me confia M. Gabriel Petit.

— Le chien idiot, c'est-à-dire d'une intelligence d'une naissance, le chien dément, c'est-à-dire devenu idiot après avoir eu une intelligence normale, le chien impulsif, tels sont les types morbides qui ont été observés jusqu'ici.

« Depuis longtemps, on avait noté des troubles mentaux chez les chiens atteints de rage ; on avait observé chez eux des illusions de fausses reconnaissances, des hallucinations, des impulsions. Ces troubles, à marche très aiguë, étaient à rapprocher plutôt des déliras violents qui se servent chez l'homme au cours des intoxications ou des infections aiguës ; on ne pouvait les assimiler aux symptômes de l'aliénation mentale chez l'homme. »

« Il y a quelques années, la médecine vétérinaire ne comprenait aucun chapitre traitant de la folie chez l'animal. Cette lacune est comblée aujourd'hui, grâce à la collaboration particulièrement précieuse qu'a bien voulu m'accorder le docteur Marchand. »

« Nos recherches ont abouti à des résultats très intéressants et l'on peut espérer qu'elles permettront de trouver quelque jour certains cas de maladies mentales, du moins de préciser l'étiologie et l'évolution de lésions cérébrales qui sont la cause des troubles intellectuels. »

« Les lésions bien observées des cerveaux des animaux domestiques, que nous avons examinés avec un soin particulier, ont été d'un grand secours ; elles nous ont permis de constater que les troubles intellectuels des animaux sont analogues à ceux que l'on rencontre chez certains aliénés déments. »

telle que, dans certains cas, d'allongée 40 0,0 des sujets en sont atteints. Au point de vue mental, elle se traduit surtout par un état d'affaiblissement intellectuel progressif sur lequel viennent se greffer souvent des idées délirantes. Chez l'animal atteint de cette même maladie, on observe un état démentiel semblable. L'animal paraît être en état de stupeur absolue et ne répond plus à son nom. Il n'est sensible à aucune caresse, et se laisse examiner sans manifester aucune peur, sans faire aucune résistance. Les perceptions, chez lui, sont abolies. Toutes les sensations ne produisent plus que des mouvements réflexes.

« Les conceptions intellectuelles du chien, principalement déterminées par les sensations présentes, sont totalement annihilées, le sujet reste plongé dans un état d'hébété. »

« L'intérêt de l'étude de tels cas réside dans ce fait que les lésions cérébrales observées chez l'animal sont les mêmes que celles qui déterminent la paralysie générale chez l'homme. Un neurologue étudiant des préparations prélevées sur le cerveau de tels chiens, en faisant naturellement abstraction des particularités relatives à l'écorce cérébrale de l'animal, porterait sans hésitation le diagnostic de paralysie générale. »

« Ceci démontre que la paralysie générale n'est pas une maladie particulière à l'homme. De plus, la constatation chez le chien d'une telle maladie, jusqu'alors regardée comme spéciale à l'homme et sur l'étiologie de laquelle les auteurs les plus compétents sont loin d'être d'accord, est susceptible d'apporter quelque lumière dans le débat. D'après les uns, la paralysie générale aurait toujours pour cause chez l'homme, l'avarice. Pour d'autres, il n'y aurait aucun rapport entre les deux affections. Or, chez le chien, cette affection est apparue, dans plusieurs cas, consécutivement à une maladie miorbienne que le commandeur mortel appella « la maladie des chiens », et qui n'est pas l'avarice. »

« Cette constatation montre donc que la paralysie générale peut dépendre d'autres virus que du virus de l'avarice. »

« Outre ces troubles mentaux, nous avons observé, le docteur Marchand et moi, des cas bien plus étranges de folie chez l'animal. C'est ainsi que nous avons pu étudier des animaux atteints d'une impulsion très particulière, l'impulsion à s'automatiser. Un chien, au cours de plusieurs accès, se mettait à dégringoler la porte de sa maison et, à l'extremité de ses membres, les lésions observées dans le cerveau de ces animaux sont analogues à celles que l'on rencontre chez certains aliénés déments. »

Les recettes des théâtres et des droits d'auteur.

Chronique parisienne :

Il est de bon ton, de snobisme, de prendre un air déseillé quand on parle théâtre, et de dire, avec des larmes dans la voix : « Le théâtre meurt ! le théâtre est-il mort ? Et voilà que jamais il ne s'est mieux porté. La preuve nous en est faite par l'Assistance publique, mieux informée que personne, puisqu'elle tient le carnet du « droit des pauvres ». »

Or, elle vient de publier un document instructif, c'est le tableau des recettes encaissées, depuis soixante ans, par les théâtres de Paris. Et c'est chose curieuse de suivre l'étonnante gradation, d'où il résulte que, dans cette période, les recettes ont plus que sextuplé, car c'est l'année 1909 qui marque le maximum, avec l'incroyable chiffre de « cinquante et un millions quatre cent dix-neuf mille cinq cent dix-sept francs. »

Vous voyez qu'on nous fait grâce de centimes.

Le tableau commence par l'année 1850. L'époque est encore troublée. On est au lendemain de la Révolution de 1848 — là nous trouvons un encaissement de 8 206 815 fr. Et cela se tient ainsi, et à peu près, jusqu'en 1855 — c'est l'année de l'Exposition — la première — on y fait une recette de 13 828 123 fr. — C'est déjà mieux. — Puis, l'Empire consolidé, la prospérité commerciale bien assise, la progression se fait d'elle-même, et les recettes varient de quelques millions, pendant une période de sept années. Elles sont, en 1862, à 14,506 683 fr., puis montent à 15,900 317 fr. en 1863, l'année de la « liberté des théâtres ».

Elles se maintiennent à ce chiffre jusqu'à l'Exposition de 1867, où on atteint environ « vingt deux millions » — après quoi — ce sont, parce que 1868, 1869 sont déjà des années troublées, c'est l'insécurité vague.

En 1870, l'année de la guerre, on fait quand même une recette de « huit millions » — cela se remonte réellement qu'en 1872, où on reprend le chiffre de « seize millions », qui se maintient et monte même à « vingt millions », à partir de 1875 — là, nous sommes en pleine prospérité.

L'Exposition de 1878 donne un beau chiffre : 30 millions 675, 499 fr. Et c'est, à partir de ce moment, une randonnée entre 25 et 30 millions jusqu'à 1889 — l'Exposition — où on atteint le chiffre le plus élevé à ce jour, « trente-

deux millions » — et les encaissements se continuent à ce chiffre et au-dessus jusqu'à l'Exposition de 1900 — où on atteint « 57,923, 840 fr. »

Depuis lors, l'ascension est inimaginable, le bilan des recettes se tient entre « quarante » et « quarante-cinq millions » — ce dernier chiffre est celui de 1908, qui, en l'espace d'une année, se grossit de « six millions » pour atteindre, en 1909, le chiffre de « cinquante et un millions », ainsi que nous l'indiquons plus haut.

De cet, il résulte que le théâtre n'est pas aussi mort qu'on veut bien le dire. Je sais bien que la population de Paris s'est augmentée, que les étrangers, qui forment la meilleure clientèle du théâtre, viennent chez nous plus que jamais, et que la « dame de Paris » l'attire ; mais vraiment jamais chiffres ne furent plus éloquents.

— Et les droits d'auteur ? m'a dit un de mes amis.

Les droits d'auteur ont suivi la progression des recettes, puisqu'ils sont établis sur un « quantum » de 10, voire de 12 0/0.

Le métier est bon, quand on y réussit. Et Scribe qui, jadis, passait pour gagner des sommes énormes, avec son répertoire, le plus nombreux de tous, serait ébahi s'il revenait parmi nous, et s'il supputait ce que certains auteurs ont encaissé de droits depuis une vingtaine d'années. Cela tient du vertige !

Je ne parle, bien entendu, que des droits touchés à Paris. Car lorsqu'une pièce a du succès, il y a encore les droits de province, et ceux de l'étranger, dont on peut difficilement apprécier le chiffre variable à l'exces, suivant la réussite de la pièce dans tels ou tels pays.

Cette année, Paris a versé aux auteurs six millions environ — c'est le moins — et il faut bien le dire, la tiers de cette somme revient à une dizaine d'auteurs, tout au plus, ceux qui tiennent, comme on dit, le box bout.

Après ceux-là, comme il résulte d'un calcul statistique : six à huit cent touchés de 100 à 150,000 fr. de droits ; vingt cinq, de 50 à 100 000 fr. ; vingt cinq, de 25 à 50,000 fr. ; vingt cinq, de 10 à 30,000 fr., et le reste, un nombre considérable, de 500 à 5,000 fr.

Le tout, c'est d'avoir le succès !

Il y a des sceptiques qui disent simplement : la chance.

l'étranger rapporte énormément, depuis que les droits sont protégés. Or, il le sont en Allemagne, en Italie, en Espagne, mais ce ne sont là que des produits accessoires. Les deux pays importants, ce sont l'Angleterre et l'Amérique.

Avant le « copy right » protecteur qui, aujourd'hui, assure la propriété littéraire dans les deux pays, au moyen d'un dépôt de manuscrit, qui équivaut à un « brevet d'invention », et empêche qu'on ne soit volé, on n'avait d'autre moyen de se servir sa place que de ne pas faire imprimer son manuscrit, et de le vendre à un entrepreneur anglais ou américain, qui en faisait sa propriété. Mais il arrivait souvent que l'entrepreneur en question était vendu par sa bourse, qui lui passait entre les jambes, après avoir fait sténographier la pièce du fond d'une baignoire.

Aujourd'hui, un impresario qui dirige tant en Amérique qu'en Angleterre une « centaine » de théâtres, vient tranquillement s'approprier en France. Il vendra cinq, dix, vingt millions de francs d'avances pour avoir le droit d'option, et prendre de préférence, à tout autre, la pièce, si elle lui convient, perdant ses

porté derrière elle. Elle entrouvre les persiennes pour avoir un peu de lumière. Et, tout à coup, elle étouffe un cri de frayeur. Mais aussitôt elle se met à rire. Ce qui a causé sa frayeur, c'est quelque chose de couple et de chaud vient de s'échapper légèrement sur son épaule. Et ce qui l'a fait rire, c'est que c'est un jeune chat qui la caresse.

Martine s'accoude... prend, d'un regard subtil, possession de tout ce qui se trouve autour d'elle.

La maison, elle la connaît. Elle sait de quoi ce logement se compose.

Deux petites pièces en bas dont l'une sert de cuisine et de salle à manger, et l'autre de chambre à coucher. Au-dessus, deux autres pièces qui ne sont même pas meublées. Et sur ces deux pièces, les greniers. En bas, où elle se trouve, très peu de meubles, rien que le strict nécessaire. Dans la cuisine, une table ronde, des chaises de paille des outils de jardinage, des casseroles et des fourneaux. Et dans une vaste armoire entr'ouverte des assiettes, des verres, des fourchettes etc., avec des bouteilles vides. Le seul ornement était une batterie de cuisine en cuivre rouge. Tout cela, du reste, et

arrhes s'il ne la prend pas et n'ose pas de son droit d'option. Il n'y a plus, aujourd'hui, que l'Amérique du Sud où il n'y a aucun moyen de se protéger, où nos pièces sont jouées sans payer de droits d'auteur.

J'ajoute que, sans vergogne, les artistes français qui vont faire leurs tournées au pied des Cordillères ne payent aucun droit, et en prirent ainsi les auteurs dramatiques français de ce qui leur est légitimement dû.

Quand une pièce française a du succès en Amérique, quand elle plait, surtout quand il y a un rôle de femme, pour l'artiste à la mode de là-bas, le produit est tel d'extraordinaire. Cela tient à ce que de l'autre côté de l'Atlantique, les recettes sont bien supérieures à ce qu'elles sont ici. Elles atteignent des chiffres que nous ne connaissons pas.

Pour en donner un exemple, je vous dirai que « Zaza », la pièce de Pierre Berton et du pauvre Charles Simon, qui est mort tout dernièrement, « Zaza », qui fut créée au Vaudeville par Mme Réjane, a rapporté, par l'Amérique et l'Angleterre, « sept à huit cent mille francs » de droits d'auteur.

Alexandre Dumas, venu trop tôt, bien avant que la propriété dramatique fût protégée dans ces deux pays, avait gros cour, quand il calculait ce qu'il avait perdu par la libre exploitation de la « Dame aux Camélias », en Amérique, où elle fut représentée 76 fois depuis un demi-siècle. Il calculait qu'il y perdait plus de « dix millions » !

Observations sur la foudre

Un ingénieur suisse vient de publier une intéressante série d'observations sur la foudre. Le sujet est d'actualité, puisque nous voici à l'époque des violents orages et des coups de tonnerre formidables. Chemin faisant, l'auteur de cette étude donne quelques conseils pour éviter les atteintes du fluide :

1° C'est un préjugé populaire, dit-il, que de supposer que la foudre entre par les fenêtres. C'est toujours par le toit d'une habitation et plus particulièrement par les cheminées que le fluide électrique pénètre à l'intérieur. Aussi, est-il prudent, lorsqu'on se trouve sous un orage, de se tenir sur milieu d'une pièce et non près du manteau de la cheminée ;

2° Si l'on est surpris, en pleine campagne, par un orage violent, il importe de ne se réfugier sous aucun arbre, grange, meule de foin, arbre. Se tenir à distance des poteaux télégraphiques, fermer son parapluie, et si les éclaircies se multiplient, ne pas hésiter à se coucher par terre — mieux vaut risquer un rhume que d'être frappé par le fluide meurtrier.

3° Au cas où l'orage vous surprit dans un bois, si vous n'avez pas sous un arbre isolé. Parez-vous dans un endroit très touffu et à deux mètres de tout tronç d'arbre.

Corps Trouvé.

Le corps de Toney Calaisne, le gamin qui s'était accidentellement noyé en se baignant dans le fleuve ces jours derniers, a été retrouvé flottant sur l'eau au pied de la rue Facile hier matin vers cinq heures.

Occasion exceptionnelle,

On demande des personnes (Messieurs ou Dames) parlant français et anglais, d'excellente tenue, et de bonne éducation pour solliciter des abonnements, tant à la Nouvelle-Orléans qu'en Louisiane et dans les Etats du Sud, pour une nouvelle revue franco-américaine de luxe éditée à Paris. Ne se présenter que muni des meilleures références, ROOM 4026 Audubon Building, Nouvelle-Orléans.

Ventes inscrites au bureau d'adjudications.

Mike Lavine à Albert Cadeaux, terrain, St-Thomas, Josephine, St-André, Chippewa, 22,125.
Geo. F. Maier au même terrain, Allen, Annette, Roman et Prieur, 31,100.

James F. Keeney à Bert Champlion, terrain, Barthélémy, Mazan, Bourgogne et Rempart; terrain, St-Bernard, Nouvelle-Orléans, Claiborne et Prosper; 2 terrains, Louisiane, Piété, Solidité et Prosper; certains terrains, Piété, Désiré, Célestine et Josephine; certains terrains, Alvar, Barthémy, Libéral et Froce; certains terrains, Union, Français, Hope et Duval; 3 terrains, Champagne, Français, Law et Magistrate; terrain, Champagne-Français, Law et Magistrate; 2 terrains, Atlas Realty Co à Best Champlion, lot, Teche, Socrates, Lamarque, Brooklyn, 22,250.

John Saittonigha à la Fidelity H. Assn., lot, St-Claude, Français, Union, Maria, 400.

Acquéreur au vendeur, même propriété, 4900.

Jean B. Lamadé à The Savings & Homestead Assn., terrain, Ave Hagan, Bell, Philip, Moss, 91,400.

L'acquéreur à Daniel A. Menier, même propriété, 91,400.

Louis C. Tortorich à Marie Jean Pierre Barbazan, terrain, Derbigny, St-Philippe, Dumaine, Claiborne, 22,450.

L'ABELLE

— DE LA —

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, par trimestre :

913 - Un an : 90 6 mois : 45 3 mois : 25

Pour la Nouvelle-Orléans, le Canada et l'Etranger, par trimestre :

916-10 - Un an : 97-100 6 mois : 50 3 mois : 28

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, par trimestre :

92-99 - Un an : 91-99 6 mois : 48 3 mois : 26

Pour la Nouvelle-Orléans, le Canada et l'Etranger, par trimestre :

92-99 - Un an : 99-100 6 mois : 51-55 3 mois : 28

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre abonnement hebdomadaire, elle est gratuite. Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Les agents généraux pour les ventes par MAILLON-POSTAGE ou par TRAITÉS SUR EXPRESS.

FAITS DIVERS.

LA TEMPERATURE.

La balame subite de température qui s'est manifestée hier dans l'Ouest, particulièrement dans le Colorado, se fera sentir aujourd'hui en Louisiane et dans les autres Etats du Sud. Suivant les indications du Bureau météorologique cette balame ne sera pas très considérable à la Nouvelle-Orléans et dans les environs, mais sera cependant suffisante pour altérer la chaleur tropicale que nous subissons depuis quelques jours.

L'ouragan signalé dans le Golfe du Mexique semble avoir disparu.

derrière les persiennes, le aperçu endimanché.

L'homme a causé de sa femme, n'ose lever les yeux vers la gentille maison aux alentours de laquelle il avait rôlé si souvent. Quant à Marie, elle releva la tête avec un sourire narquois.

Elle triomphait. Et elle se promettait bien d'aller la trouver et de lui dire son fait, à cette belle fille qui avait failli troubler son ménage.

Il disparurent au loin.

Martine ne se pressa point de s'acquitter de sa tâche délicate. Elle attendit que l'heure de train fut passée.

Alors, bien certaine, désormais, d'avoir quelques heures de liberté, elle sortit.

Elle fit un grand détour pour arriver à la maison de Jérôme et se fut assez heureuse pour ne rencontrer personne.

On était en plein midi et il faisait un chaleur torride. Le village était désert. Des sorts, ainsi, les bords de la Seine.

Martine s'emporta toute une troussée de fagots dans un sac à main. Elle en essaya pratiquement trois ou quatre, et après chaque tentative, un coup d'oeil autour d'elle, pour s'assurer qu'on ne peut le voir. Mais c'est la solitude complète.

À la cloquète tentative, la clef tourne dans la serrure. La porte s'ouvre.

Martine entre, et referme la

bonne rasée du monde, et tu ne m'en pas trompé....

— Tu vas encore me promettre de ne lui rien faire, et de ne lui rien dire de tout, au contraire... Non non, ça n'est pas plus fort si nous faisons les innocents.

Elle avait raison. Il le reconnaît encore.

Il se résolut de se rendre à Paris le lendemain. Mais le lendemain était le jour dont il était convenu pour s'enfuir avec Martine.... Il revit cette-ci dans le corset de la soirée. Elle lui demanda, tout bas :

— C'est toujours entendu ?

Il se sentit d'abord que répondre, partagé entre sa raison et son amour violent pour cette femme. La raison et l'intérêt parleraient sans haut que la passion et il répondit :

— Non.... pas demain, mais pas plus tard.... Je vous prévienne....

Elle vit cette gêne et cette hésitation. Un quart d'heure après, Martine était sur son corset....

— Il se passe quelque chose, dit-elle, mais je ne sais pas quoi.... Je suppose, toutefois, que l'honnête Jérôme n'a pas trouvé les lettres ou qu'il se sera querellé avec sa femme.... Enfin, l'affaire me paraît étonnée....

— C'est à voir, dit Martine, il ne faut pas se décourager pour si peu....

— Que comptes-tu faire ?

— Je l'attendrai Jérôme tout à l'heure au café.... Ce soir, je te

deux millions » — et les encaissements se continuent à ce chiffre et au-dessus jusqu'à l'Exposition de 1900 — où on atteint « 57,923, 840 fr. »

Depuis lors, l'ascension est inimaginable, le bilan des recettes se tient entre « quarante » et « quarante-cinq millions » — ce dernier chiffre est celui de 1908, qui, en l'espace d'une année, se grossit de « six millions » pour atteindre, en 1909, le chiffre de « cinquante et un millions », ainsi que nous l'indiquons plus haut.

De cet, il résulte que le théâtre n'est pas aussi mort qu'on veut bien le dire. Je sais bien que la population de Paris s'est augmentée, que les étrangers, qui forment la meilleure clientèle du théâtre, viennent chez nous plus que jamais, et que la « dame de Paris » l'attire ; mais vraiment jamais chiffres ne furent plus éloquents.

— Et les droits d'auteur ? m'a dit un de mes amis.

Les droits d'auteur ont suivi la progression des recettes, puisqu'ils sont établis sur un « quantum » de 10, voire de 12 0/0.

Le métier est bon, quand on y réussit. Et Scribe qui, jadis, passait pour gagner des sommes énormes, avec son répertoire, le plus nombreux de tous, serait ébahi s'il revenait parmi nous, et s'il supputait ce que certains auteurs ont encaissé de droits depuis une vingtaine d'années. Cela tient du vertige !

Je ne parle, bien entendu, que des droits touchés à Paris. Car lorsqu'une pièce a du succès, il y a encore les droits de province, et ceux de l'étranger, dont on peut difficilement apprécier le chiffre variable à l'exces, suivant la réussite de la pièce dans tels ou tels pays.

Cette année, Paris a versé aux auteurs six millions environ — c'est le moins — et il faut bien le dire, la tiers de cette somme revient à une dizaine d'auteurs, tout au plus, ceux qui tiennent, comme on dit, le box bout.

Après ceux-là, comme il résulte d'un calcul statistique : six à huit cent touchés de 100 à 150,000 fr. de droits ; vingt cinq, de 50 à 100 000 fr. ; vingt cinq, de 25 à 50,000 fr. ; vingt cinq, de 10 à 30,000 fr., et le reste, un nombre considérable, de 500 à 5,000 fr.

Le tout, c'est d'avoir le succès !

Il y a des sceptiques qui disent simplement : la chance.

porté derrière elle. Elle entrouvre les persiennes pour avoir un peu de lumière. Et, tout à coup, elle étouffe un cri de frayeur. Mais aussitôt elle se met à rire. Ce qui a causé sa frayeur, c'est quelque chose de couple et de chaud vient de s'échapper légèrement sur son épaule. Et ce qui l'a fait rire, c'est que c'est un jeune chat qui la caresse.

Martine s'accoude... prend, d'un regard subtil, possession de tout ce qui se trouve autour d'elle.

La maison, elle la connaît. Elle sait de quoi ce logement se compose.

Deux petites pièces en bas dont l'une sert de cuisine et de salle à manger, et l'autre de chambre à coucher. Au-dessus, deux autres pièces qui ne sont même pas meublées. Et sur ces deux pièces, les greniers. En bas, où elle se trouve, très peu de meubles, rien que le strict nécessaire. Dans la cuisine, une table ronde, des chaises de paille des outils de jardinage, des casseroles et des fourneaux. Et dans une vaste armoire entr'ouverte des assiettes, des verres, des fourchettes etc., avec des bouteilles vides. Le seul ornement était une batterie de cuisine en cuivre rouge. Tout cela, du reste, et

Martine le reconnaît un premier coup d'oeil, était très bien tenu et d'une extrême propreté. Elle mit une heure à tout visiter, retournant chaque objet, ne laissant pas en place le moindre atome.

Sur la table, avant de partir, Marie avait laissé son ouvrage, des bas de laine bruns qu'elle était en train de tricoter, à ses moments perdus.

Martine bouleversa de fond en comble le panier, sans rien découvrir. Une pelote de laine grosse comme un œuf d'antrechole reposa sous la table, sans que la jeune femme y prit garde.

Et le jeune chat, comme s'il avait compris qu'il y avait là une invitation à se divertir, se jeta d'un bond sur la pelote, la fit rouler, à coups de patte, la dévidant ainsi tout le long de la cuisine, pendant que Martine passait dans l'autre pièce.

Celle-ci était la chambre à coucher.

Meslée d'un lit, de deux hautes armoires normales pleines de linges, campées jusqu'à en faire craquer les planches. Les clefs étaient sur les portes.

Ouverts également, les tiroirs d'une commode à dessus de marbre, où il y avait des colifichets, des monchoirs, des cravates, de la soie, de la laine, des boutons divers, des chemisettes, un chapeau, des chemises, toute sorte de choses qu'elle passa en revue,

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

LA JOLIE FUGITIVE

X

LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Soit.

— Je te laisse faire, tu es plus forte que moi.... mais je te promets que Martin recevra le plus

deux millions » — et les encaissements se continuent à ce chiffre et au-dessus jusqu'à l'Exposition de 1900 — où on atteint « 57,923, 840 fr. »

Depuis lors, l'ascension est inimaginable, le bilan des recettes se tient entre « quarante » et « quarante-cinq millions » — ce dernier chiffre est celui de 1908, qui, en l'espace d'une année, se grossit de « six millions » pour atteindre, en 1909, le chiffre de « cinquante et un millions », ainsi que nous l'indiquons plus haut.

De cet, il résulte que le théâtre n'est pas aussi mort qu'on veut bien le dire. Je sais bien que la population de Paris s'est augmentée, que les étrangers, qui forment la meilleure clientèle du théâtre, viennent chez nous plus que jamais, et que la « dame de Paris » l'attire ; mais vraiment jamais chiffres ne furent plus éloquents.

— Et les droits d'auteur ? m'a dit un de mes amis.

Les droits d'auteur ont suivi la progression des recettes, puisqu'ils sont établis sur un « quantum » de 10, voire de 12 0/0.

Le métier est bon, quand on y réussit. Et Scribe qui, jadis, passait pour gagner des sommes énormes, avec son répertoire, le plus nombreux de tous, serait ébahi s'il revenait parmi nous, et s'il supputait ce que certains auteurs ont encaissé de droits depuis une vingtaine d'années. Cela tient du vertige !

Je ne parle, bien entendu, que des droits touchés à Paris. Car lorsqu'une pièce a du succès, il y a encore les droits de province, et ceux de l'étranger, dont on peut difficilement apprécier le chiffre variable à l'exces, suivant la réussite de la pièce dans tels ou tels pays.

Cette année, Paris a versé aux auteurs six millions environ — c'est le moins — et il faut bien le dire, la tiers de cette somme revient à une dizaine d'auteurs, tout au plus, ceux qui tiennent, comme on dit, le box bout.

Après ceux-là, comme il résulte d'un calcul statistique : six à huit cent touchés de 100 à 150,000 fr. de droits ; vingt cinq, de 50 à 100 000 fr. ; vingt cinq, de 25 à 50,000 fr. ; vingt cinq, de 10 à 30,000 fr., et le reste, un nombre considérable, de 500 à 5,000 fr.

Le tout, c'est d'avoir le succès !

Il y a des sceptiques qui disent simplement : la chance.

bonne rasée du monde, et tu ne m'en pas trompé....

— Tu vas encore me promettre de ne lui rien faire, et de ne lui rien dire de tout, au contraire... Non non, ça n'est pas plus fort si nous faisons les innocents.

Elle avait raison. Il le reconnaît encore.

Il se résolut de se rendre à Paris le lendemain. Mais le lendemain était le jour dont il était convenu pour s'enfuir avec Martine.... Il revit cette-ci dans le corset de la soirée. Elle lui demanda, tout bas :

— C'est toujours entendu ?

Il se sentit d'abord que répondre, partagé entre sa raison et son amour violent pour cette femme. La raison et l'intérêt parleraient sans haut que la passion et il répondit :

— Non.... pas demain, mais pas plus tard.... Je vous prévienne....

Elle vit cette gêne et cette hésitation. Un quart d'heure après, Martine était sur son corset....

— Il se passe quelque chose, dit-elle, mais je ne sais pas quoi.... Je suppose, toutefois, que l'honnête Jérôme n'a pas trouvé les lettres ou qu'il se sera querellé avec sa femme.... Enfin, l'affaire me paraît étonnée....

— C'est à voir, dit Martine, il ne faut pas se décourager pour si peu....

— Que comptes-tu faire ?

— Je l'attendrai Jérôme tout à l'heure au café.... Ce soir, je te

derrière les persiennes, le aperçu endimanché.

L'homme a causé de sa femme, n'ose lever les yeux vers la gentille maison aux alentours de laquelle il avait rôlé si souvent. Quant à Marie, elle releva la tête avec un sourire narquois.

Elle triomphait. Et elle se promettait bien d'aller la trouver et de lui dire son fait, à cette belle fille qui avait failli troubler son ménage.

Il disparurent au loin.

Martine ne se pressa point de s'acquitter de sa tâche délicate. Elle attendit que l'heure de train fut passée.

Alors, bien certaine, désormais, d'avoir quelques heures de liberté, elle sortit.

Elle fit un grand détour pour arriver à la maison de Jérôme et se fut assez heureuse pour ne rencontrer personne.

On était en plein midi et il faisait un chaleur torride. Le village était désert. Des sorts, ainsi, les bords de la Seine.

Martine s'emporta toute une troussée de fagots dans un sac à main. Elle en essaya pratiquement trois ou quatre, et après chaque tentative, un coup d'oeil autour d'elle, pour s'assurer qu'on ne peut le voir. Mais c'est la solitude complète.

À la cloquète tentative, la clef tourne dans la serrure. La porte s'ouvre.

Martine entre, et referme la

bonne rasée du monde, et tu ne m'en pas trompé....

— Tu vas encore me promettre de ne lui rien faire, et de ne lui rien dire de tout, au contraire... Non non, ça n'est pas plus fort si nous faisons les innocents.

Elle avait raison. Il le reconnaît encore.

Il se résolut de se rendre à Paris le lendemain. Mais le lendemain était le jour dont il était convenu pour s'enfuir avec Martine.... Il revit cette-ci dans le corset de la soirée. Elle lui demanda, tout bas